

## L'Europe en quête de l'Asie (1492-1524)

Marcel Trudel

Volume 3, numéro 6, 1959

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020167ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020167ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trudel, M. (1959). L'Europe en quête de l'Asie (1492-1524). *Cahiers de géographie du Québec*, 3(6), 85–94. <https://doi.org/10.7202/020167ar>

# L'EUROPE EN QUÊTE DE L'ASIE, 1492-1524

par

**Marcel TRUDEL**

professeur titulaire d'histoire du Canada, Université Laval, Québec

Le 12 octobre 1492, après une navigation de deux mois en direction de l'ouest, Colomb touche enfin une terre. Dès le lendemain, il veut pousser plus avant, « voulant voir, écrit-il, si je puis aborder à l'île de Cipango (Japon) ». <sup>1</sup> Huit jours plus tard, préoccupé encore de remplir la mission pour laquelle il avait mis le cap sur le mystérieux horizon de l'ouest, il note dans son journal : « Quant à présent, ma résolution est d'aller à la terre ferme, à la ville de Guisay, de remettre les lettres de Vos Altesses (Ferdinand et Isabelle) au grand Khan, de lui demander sa réponse et de m'en revenir dès que j'en serai porteur. » <sup>2</sup>

Le rêve ancien de l'Europe, celui d'atteindre l'Asie par l'Atlantique, était selon Colomb devenu réalité ; l'objectif audacieux de l'humanité était atteint : parti d'Espagne, Colomb arrivait en Asie. Tout cela était rigoureusement conforme à la conception qu'on s'était faite du monde : au-delà de l'Atlantique, l'Asie. Colomb avait longuement étudié l'*Ymago Mundi* du cardinal d'Ailly, compilation de toutes les hypothèses que l'antiquité et le moyen âge avaient formulées sur la possibilité d'atteindre l'Asie par l'Atlantique. Colomb y avait lu entre autres passages celui-ci : « Aristote déclare que la mer est petite qui sépare l'extrémité occidentale de l'Espagne de la partie orientale de l'Inde. » Et Colomb avait tout de suite écrit en marge de son exemplaire : « Aristote. Entre l'extrémité de l'Espagne et le commencement de l'Inde se trouve une petite mer, et susceptible d'être traversée en peu de jours. » Dans une autre note marginale, il ajoute : « Il est évident que cette mer peut être traversée en peu de jours par un vent propice. » <sup>3</sup> De plus, les cosmographes n'avaient pas manqué de reproduire sur carte l'hypothèse ancienne ; avant que Colomb ne découvre une terre à l'ouest de l'Atlantique, Martin Behaim publie une carte de l'Atlantique : à l'ouest des Açores, quelques îles mystérieuses comme Antilia et Saint-Brendan sur lesquelles l'imagination du moyen âge s'était à plaisir exercée ; plus à l'ouest encore, l'île de Cipango ou Japon ; enfin, le continent asiatique avec son Cathay, son Thibet et ses Indes. <sup>4</sup>

C'en était donc fait, pensait Colomb, l'hypothèse se trouvait vérifiée, il avait fait le voyage entre « l'extrémité de l'Espagne et le commencement de l'Inde » : il n'avait plus qu'à rencontrer le Grand Khan pour lui remettre les lettres des princes d'Espagne.

<sup>1</sup> COLOMB, *Journal*, 13 octobre 1492, dans *Relation des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb* (éd. Navarete), II : 47.

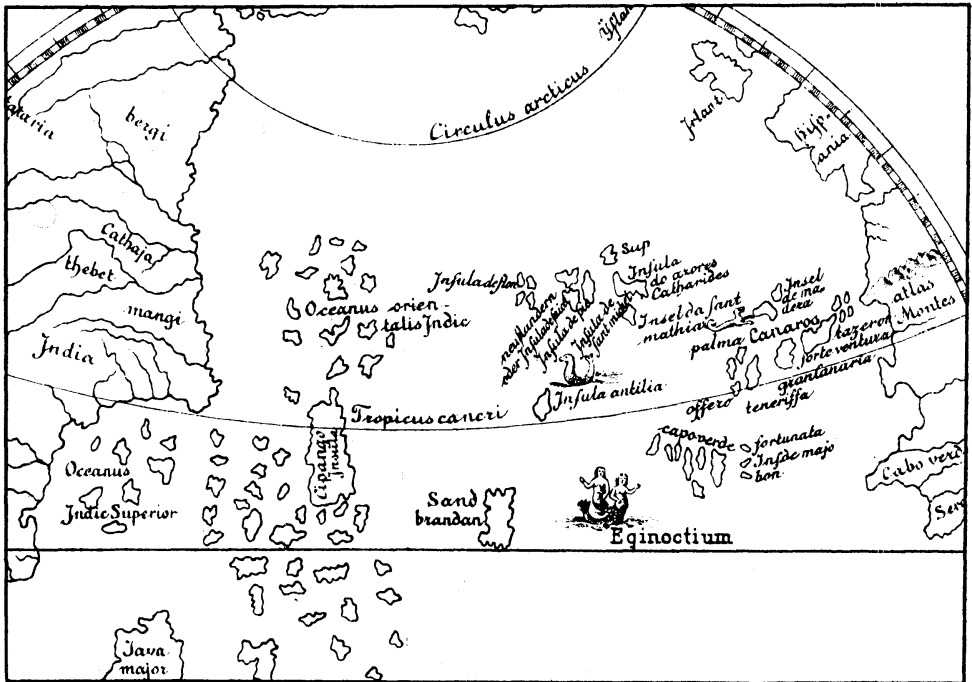
<sup>2</sup> COLOMB, *Journal*, 21 octobre 1492, *ibid.*, II : 78.

<sup>3</sup> *Ymago Mundi* (édité par le Canadien Edmond Buron en 1930), I : 211 ; III : 661. Buron a édité l'exemplaire même dont s'est servi Colomb ; l'édition compte 475 apostilles écrites par Colomb. *L'Ymago Mundi*, rédigé par d'Ailly en 1410, fut publié en 1472. L'hypothèse d'une Asie située en face de l'Espagne n'était pas une création de Colomb.

<sup>4</sup> Carte reproduite dans TRUDEL, *Collection de cartes anciennes et modernes*, n° 5.

Mais le Grand Khan ne venait toujours pas au rendez-vous. Colomb se rend bien compte que ce qu'il voit ne correspond pas aux descriptions habituelles de l'Asie ; quand il écrit, par exemple, des habitants : « Leurs yeux sont beaux et pas du tout petits, »<sup>5</sup> on devine tout de suite l'inquiétude du voyageur, inquiétude vite réprimée parce que le voyageur persiste à croire qu'il est rendu à la bonne adresse. Ici et là, dans son journal, Colomb se rassure : nous avons évidemment abordé sur un prolongement du continent asiatique, dans une partie mal connue du reste du monde ; nous ne rencontrons ici, comme sur tout littoral, qu'une population barbare, il nous reste à pénétrer dans le pays propre-

FIGURE I



L'Ymago Mundi.

ment civilisé. Convaincu qu'on n'avait plus maintenant qu'à lier commerce d'épices avec les villes d'Asie, Colomb retourne en Espagne avec les lettres qu'il devait remettre au Grand Khan.

Il traverse de nouveau l'Atlantique en 1493 et, jusqu'en 1496, il poursuit son enquête sans pouvoir encore établir un contact avec l'Asie qui, selon lui, ne doit plus être bien loin derrière les îles. En 1498, lors de son troisième voyage, passant entre Trinidad et la terre ferme, accablé par l'été tropical, il s'attarde surtout à raisonner sur le site du paradis terrestre : pour Colomb qui

<sup>5</sup> COLOMB, *Journal*, 13 octobre 1492, dans *Relation citée*, II : 44.

se représente le monde comme ayant la forme d'une poire, il ne fait nul doute qu'ici on s'approche du sommet de la poire que couronne le paradis terrestre ; et cette chaleur accablante, c'est le Glaive de Feu que tient l'Ange chargé de fermer la porte du Paradis.<sup>6</sup> Mais tout cela ne mène pas en Asie.

Les princes d'Espagne s'impatientent ; en 1502, Colomb reçoit l'ordre de reprendre la mer pour atteindre l'objectif initial et on l'autorise (car on s'en va toujours en Asie) à emmener « une ou deux personnes qui sachent l'arabe ». <sup>7</sup> Cette fois, Colomb pousse au-delà des îles, à l'ouest des Antilles ; partout le littoral forme barrière et l'on ne peut aller plus outre : il longe ce qu'on appelle

FIGURE II



L'ouest de l'Atlantique en 1498. Colomb et Cabot croient qu'ils ont abordé en Asie.

aujourd'hui le Honduras, le Panama et la Colombie. Ce continent, c'est de moins en moins l'Asie telle qu'on la connaissait par les récits des voyageurs, ou alors ils avaient tous menti. Colomb, quand même, ne peut se croire ailleurs qu'en Asie : il suppose que le fleuve Gange n'est plus qu'à dix jours de marche <sup>8</sup> et qu'on est arrivé dans le voisinage de Cathay,<sup>9</sup> la Chine de cette époque ;

<sup>6</sup> COLOMB, *Journal* dans *Relation* citée, III : 29-43.

<sup>7</sup> Lettre du roi et de la reine, 14 mars 1502, dans *Relation* citée, III : 76.

<sup>8</sup> Lettre de Colomb, 7 juillet 1503, dans *Relation* citée, III : 116.

<sup>9</sup> Lettre citée, *ibid.*, III : 138.

il assure qu'il a retrouvé ce pays d'Ophir d'où Salomon tirait son or ; certes, admet Colomb encore une fois, bien des détails ne correspondent pas avec ce que l'on sait de l'Asie, mais attendons de pousser plus à l'intérieur.<sup>10</sup> Et Colomb meurt en 1506, vice-roi de ces Indes que, toujours, il croyait avoir atteintes par l'Atlantique. Quand on allait par là, on disait qu'on allait aux Indes, les aborigènes s'appelaient désormais Indiens : tout le monde ne pouvait se tromper.

Cependant, l'Espagne n'était plus le seul pays à faire la quête de l'Asie. Dès que Colomb fut revenu de son second voyage atlantique, l'Angleterre entra en lice pour vérifier à son tour l'hypothèse ancienne de l'humanité. En mai 1497, Jean Cabot (dont l'histoire personnelle est tout aussi indéchiffrable que celle de Colomb) file en droiture vers l'ouest ; il rencontre une terre qu'il longe suffisamment pour s'assurer qu'il a affaire à un continent. Homme de son temps, Cabot ne peut se croire ailleurs qu'en Asie ; à son retour, il déclare « qu'il a découvert la terre ferme à 700 lieues, qui est le pays du grand Khan » ;<sup>11</sup> et un observateur écrit que le roi d'Angleterre « a acquis une partie de l'Asie sans donner un coup d'épée ».<sup>12</sup> Après les Espagnols, les Anglais arrivaient en Asie par l'Atlantique.

Et après les Anglais, les Portugais. Depuis que le monde musulman barrait la route orientale de l'Asie, le Portugal avait été le premier à reprendre le commerce direct avec l'Asie : il avait tout simplement, en 1497, inauguré pour son compte la route sud-africaine. Mais quelle route interminable ! il fallait descendre tout le long du continent africain, passer par le cap de Bonne-Espérance, remonter la moitié du continent et traverser l'océan Indien. S'il était vrai que Colomb et Cabot avaient trouvé, en droite ligne, l'Asie au-delà de l'Atlantique, il devenait urgent pour le Portugal de revenir à la route nouvelle, apparemment beaucoup plus courte. Corte-Real prend donc la mer en 1500 en direction de l'ouest, mais pour ne pas chercher dans la zone espagnole, il prend ensuite la direction septentrionale ; il fait un autre voyage en 1501. Quelles sont ses conclusions ? la réponse nous est donnée par une carte portugaise de 1502 dont une inscription, attribuant Terre-Neuve aux Portugais, se lit comme suit : « Cette terre, découverte par l'ordre du très excellent prince dom Manoel, roi de Portugal, se trouve être cette extrémité de l'Asie (...) c'est pourquoi, selon l'opinion des cosmographes, on croit que c'est l'extrémité de l'Asie. »<sup>13</sup> Comme l'Espagne et l'Angleterre, le Portugal se croyait lui aussi arrivé en Asie ; et dans le temps que Corte-Real voyageait vers le nord, Cabral découvre officiellement le Brésil et assure au Portugal une autre partie de cette « Asie » : deux points de contact valaient mieux qu'un seul.

Le xv<sup>e</sup> siècle se termine sans que le grand Prince d'Asie vienne au-devant des Européens. La première décennie du xvi<sup>e</sup> siècle est surtout consacrée à

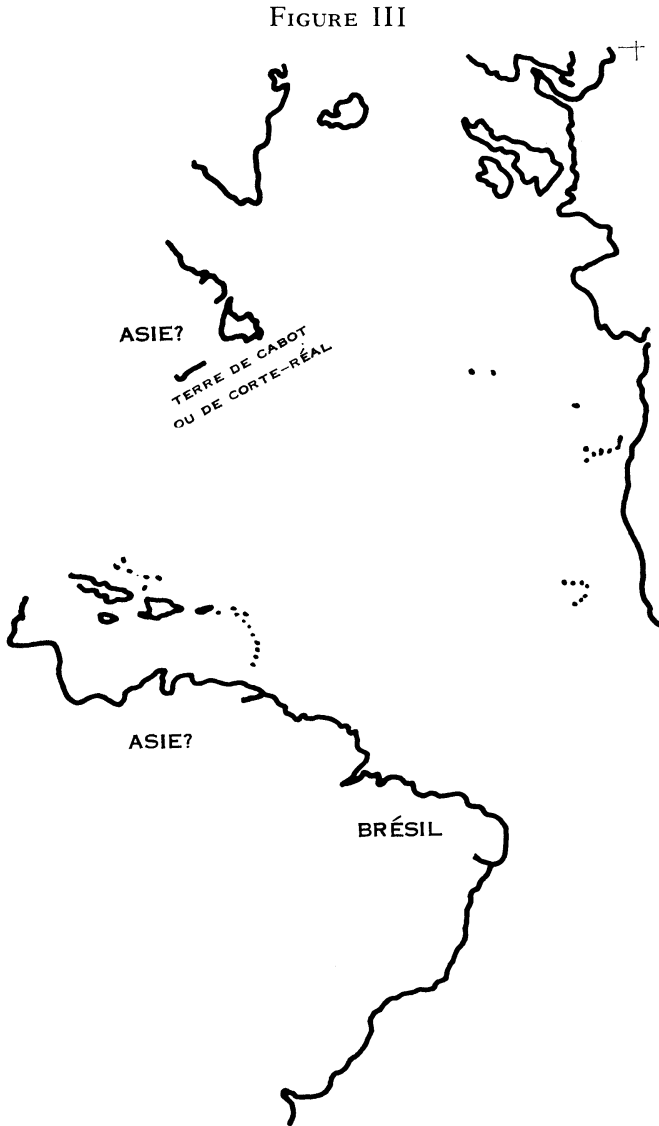
<sup>10</sup> Lettre citée, *ibid.*, III : 150-155.

<sup>11</sup> Lettre écrite d'Angleterre par Pasqualigo à ses frères, le 23 août 1497, reproduite en appendice dans HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot*, appendice VIII : 322.

<sup>12</sup> Lettre écrite d'Angleterre par Ramondo de Soncino au duc de Milan, le 18 décembre 1497, *ibid.*, appendice X : 324.

<sup>13</sup> Carte reproduite par S. E. DAWSON, *The Voyages of the Cabots*, dans MSRC, 1897, II : 166.

l'exploitation des richesses que les Espagnols et les Portugais trouvent sur place, mais les connaissances géographiques demeurent stationnaires. En 1507, un nom nouveau apparaît dans le monde savant pour désigner le continent qui



Ce que l'on connaît en 1506 de ces terres rencontrées à l'ouest de l'Atlantique.

est au sud des Antilles espagnoles, *America*, et il n'est pas tellement sûr que cette appellation soit en honneur du navigateur Vespuce.<sup>14</sup>

<sup>14</sup> Le nom *America* apparaît pour la première fois dans le *Cosmographiæ Introductio* publié par le Gymnase vosgien en 1507. Selon certains, *America* viendrait d'*Amerrique*, mot

On apprend assurément à connaître de mieux en mieux les Antilles, ainsi que tout ce littoral qui s'étend du Brésil, en passant par la Colombie, jusqu'au Yucatan, mais les problèmes de grande envergure sont encore sans réponse.



1513 : on est sûr désormais que le continent rencontré au sud est distinct de l'Asie ; au nord, les connaissances n'ont fait aucun progrès.

nicaraguayen qui signifierait *pays riche en or* ; toujours selon certains, Vespuce aurait fait évoluer son prénom d'*Albéric* en *Amérique* parce qu'il voulait s'attribuer de grands mérites. Ce n'est pas le lieu ici de discuter ce problème, nous le signalons pour rappeler qu'il y a matière à discussion.

Qu'y a-t-il à l'ouest de cette mer des Antilles? qu'y a-t-il au nord? bref, on ignore ce qu'il peut y avoir entre le Yucatan et la Terre-Neuve des Cabot et Corte-Real : dans un aussi large intervalle, il est impossible qu'on ne puisse trouver une mer libre pour atteindre l'Asie en droiture !

L'année 1513 apporte une première réponse : le 2 avril, jour de Pâques fleuries, l'Espagnol Ponce de Léon découvre au nord des Antilles une terre qu'il appelle *Pascua florida*, appelée depuis *Floride* ; on tire immédiatement une conclusion décevante : le nord oppose aussi une barrière continentale. Mais la deuxième réponse sera beaucoup plus sensationnelle encore : après avoir pénétré au travers du Panama, l'Espagnol Balboa découvre en septembre, du haut des montagnes, un océan ; et l'on prit la peine de descendre jusqu'à la mer pour s'assurer que l'eau était salée.<sup>15</sup> Il restait dès lors évident que les Espagnols avaient touché un continent distinct de l'Asie ; on s'était cru rendu au but : il y avait encore un océan à franchir pour arriver chez le Grand Khan.

Il fallait désormais trouver une issue à travers ce continent pour que les navires d'Europe poursuivent leur navigation jusqu'en Asie. Et l'on sonde tous les points du littoral : Cordova, Grijalva et Pineda longent le littoral du Mexique ; peine perdue : du Yucatan jusqu'à la Floride, aucun détroit. En 1520, les Espagnols poussent au nord de la Floride pour examiner le littoral de la Géorgie d'aujourd'hui : c'est toujours la même terre ferme qui se prolonge.

Pendant ce même temps, l'Espagne avait en mer une flottille, occupée, sous les ordres du Portugais Magellan, à trouver une issue au travers de l'Amérique du Sud. Magellan sonde l'embouchure des rivières qui découpent le littoral du Brésil ; il remonte le Rio de la Plata, croyant que c'était « un canal, par lequel on passait dans la mer du Sud, mais on s'assura bientôt que ce n'étoit qu'un fleuve ». Même expérience dans la rivière Sainte-Croix, même déception. Enfin, le 21 octobre 1520, tout à fait à l'extrémité du continent, un détroit donnait sur l'autre océan.<sup>16</sup> La fissure était trouvée, mais il avait fallu descendre tout au bas du continent et l'on n'en était encore qu'au début d'une longue navigation transocéanique : les Philippines étaient à six mois de navigation. Parti d'Espagne en août 1519, on arriva enfin à la véritable Asie en avril 1521 : dans ces conditions, la route d'Asie par l'ouest ne valait pas mieux que le détour de l'Afrique, et le précieux passage qu'on avait découvert n'apportait pas la solution.

Il n'y avait plus à chercher du côté de l'Amérique du Sud ni du côté du Mexique, et jusqu'au nord de la Floride le littoral barrait la route. Restait l'hémisphère septentrional, car on ignorait toujours de quoi était fait l'intervalle qui séparait de la Floride la terre visitée naguère par les Cabot et les Corte-Real. Informée, peu après 1522, des résultats qu'avait donnés l'expédition Magellan, la France prépare à la fin de 1523 un voyage dont l'objectif sera d'examiner ce qu'il y a entre la Floride et la terre de Cabot et de voir si par là l'océan Atlantique ne s'étendrait pas jusqu'à l'Asie ; l'objectif de Verrazano est très clairement

<sup>15</sup> IRVING, *Voyages and Discoveries of the Companions of Columbus*, 188-192.

<sup>16</sup> PIGAFETTA, *Premier voyage autour du monde par le Chev. Pigafetta, sur l'escadre de Magellan*, 39-47.

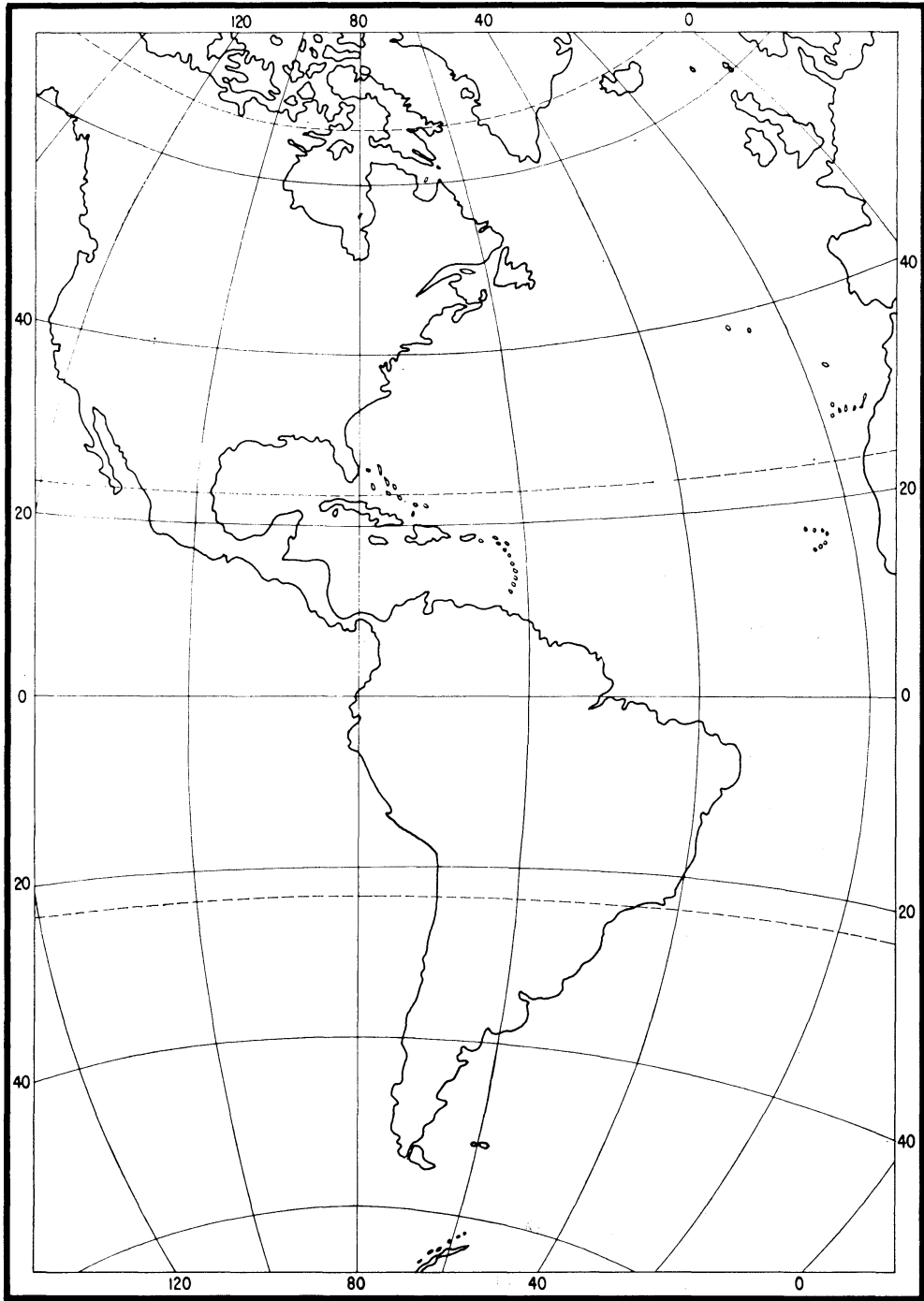


FIGURE V



1524 : la connaissance de la barrière continentale est devenue complète par le voyage de Verrazano.

FIGURE VI



La connaissance actuelle des contours de l'Amérique.

affirmé : « Mon intention, écrit-il, était de parvenir, au cours de cette navigation, au Cathay et à l'extrémité orientale de l'Asie. »<sup>17</sup> Verrazano part donc sur la *Dauphine* en janvier 1524 ; il se rend jusqu'en Floride et, du point où les Espagnols avaient terminé leurs recherches, il remonte le long du littoral jusqu'à la terre de Cabot. Nulle part, malheureusement, l'Océan Atlantique ne mêlait ses eaux avec la mer d'Asie. Certain jour, on aperçut bien une étendue d'eau au-delà d'une langue de terre, et pressé qu'on était d'atteindre l'objectif, on se hâta de conclure : « Du navire on apercevait la mer orientale vers le nord-ouest. Cette mer est sans doute celle qui baigne l'extrémité de l'Inde, de la Chine et du Cathay (et nous cherchâmes un passage) afin que nous puissions pénétrer jusqu'aux bienheureux rivages du Cathay. »<sup>18</sup> Et la carte laissée par Verrazano nous montre une mer d'Asie qui, vers le trente-cinquième degré, vient près de se confondre avec l'Atlantique.<sup>19</sup> Ce n'était, hélas ! qu'une douce illusion : on avait pris le Pamlico Sound pour la mer de Chine. Pamlico Sound ou mer de Chine, on ne pouvait y pénétrer et jusqu'à la terre de Cabot, le continent formait barrière. Verrazano avoue son échec : « Je ne pensais pas rencontrer un tel obstacle du côté de la terre nouvelle que j'ai découverte. Si j'estimais en effet, pour certains motifs, devoir trouver cette terre, je pensais qu'elle offrait un détroit permettant de passer dans l'Océan oriental. C'était l'opinion universellement admise par les anciens que notre Océan occidental ne faisait qu'un avec l'Océan oriental des Indes, sans aucun continent interposé. Aristote, notamment, se range à cet avis, en s'appuyant sur diverses analogies. » Et Verrazano conclut : « Une terre ignorée des anciens a été découverte de nos jours. Un autre monde, distant de celui qu'ils ont connu apparaît avec évidence (. . .). Cette terre ou Nouveau-Monde dont nous avons parlé ci-dessus forme un tout. Elle n'est rattachée ni à l'Asie, ni à l'Afrique (. . .). Ce continent serait donc enfermé entre la mer orientale et la mer occidentale et les limiterait toutes deux. »<sup>20</sup>

La conclusion de Verrazano marque une étape capitale dans les connaissances géographiques : on savait, depuis Balboa et Magellan, que l'Amérique du Sud formait un continent distinct de l'Asie, mais quant à l'hémisphère septentrional on n'avait pu que se livrer à des conjectures ; le voyage de Verrazano mettait fin au rêve d'un océan Atlantique se mêlant aux eaux de la mer d'Asie ; dans le nord comme dans le sud, un continent s'interposait entre les deux mers. À partir de 1524, on ne peut plus songer à trouver un point où les eaux de ces deux mers se rejoignent : il restera à trouver une route d'eau qui, au travers de cette barrière continentale, puisse éventuellement permettre d'atteindre la mer d'Asie. Plus on cherchait, plus on voyait s'éloigner « les bienheureux rivages du Cathay ».

<sup>17</sup> Lettre de Verrazano à François I<sup>er</sup>, 8 juillet 1524, publiée dans *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle* (éd. Julien), 74.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 59, n. A.

<sup>19</sup> Voir la carte publiée dans TRUDEL, *Collection de cartes anciennes et modernes*, carte n° 15.

<sup>20</sup> Lettre de Verrazano à François I<sup>er</sup>, 8 juillet 1524, publiée dans *Les Français en Amérique* (éd. citée), 74 et 76.